

L'échec est-il une maladie ?

L'échec n'est pas seulement un accident regrettable, il peut être aussi un événement soutenu, approfondi, voire intentionnellement provoqué. Mais pourquoi se mettre soi-même en échec ? Et si cette conduite est malade, comment pourrait-elle être soignée ?

L'échec est redouté comme un jugement, une sanction, une blessure peut-être plus grave qu'une atteinte physique, parce que le corps sait souvent mieux se réparer que l'esprit. On le redoute au point d'en être tétanisé, de s'épuiser à s'en prémunir et parfois de le causer par la crainte même qu'on en a.

Et pourtant, l'échec est à la fois utile et inévitable. Utile pour avancer quand on ne sait pas tout, inévitable pour vivre quand on ne contrôle pas tout. Mais peut-on encore le considérer comme un échec lorsqu'il nous permet d'apprendre ? Suis-je vraiment en échec quand je le dépasse ? De même, en quoi un échec nécessaire, c'est-à-dire une conséquence indépendante de mes choix, est-il encore un échec ? Dans le premier cas, on parlera d'étape – certes difficile, ou laborieuse, ou humiliante – dans l'autre d'accident, ou de malheur. Il faut ainsi distinguer deux types d'échec : celui qui est apparent, temporaire, lié à la logique isolée d'une action et qui sera dépassé, et celui qui est réel et termine quelque chose absolument. C'est ce qu'appuie l'étymologie du mot, qui vient du persan *shâh mât* : « le roi est mort ». La mort est la chose

la plus irrémédiable, et la roi la plus importante. Ce serait ainsi une erreur – au premier sens – de traiter l'échec à la façon des manuels de développement personnel qui se contentent d'expliquer aux gens heureux comment habiller intelligemment leurs petites contrariétés. Si l'échec n'est pas indépassable, comme un crime impardonnable ou un serment impossible, il n'est qu'une dramatisation des anicroches de l'ennui bourgeois.

– La première question qui se pose donc est : d'où vient l'échec, qui est un jugement subjectif de terminaison plutôt qu'une réalité objective de progression ? Comment se fait-il qu'un individu se juge en échec, alors qu'il pourrait se considérer en progrès s'il envisageait l'insuccès comme une étape – certes négative mais peut-être d'autant plus instructive – dans la réalisation de son projet ? Question d'autant plus cruciale que cet échec n'est pas seulement un jugement théorique sur le passé, mais un engagement pratique sur l'avenir, auquel le jugement d'échec met un terme (« *Je n'y arriverai jamais* », « *J'ai échoué pour toujours* », « *Je suis nul* »).

Autrement dit, comment l'échec contamine-t-il un individu qui finit par le chercher, de façon plus ou moins délibérée, comme l'issue de situations où la réussite paraît d'emblée soit impossible, soit intolérable ?

– Deuxième question : cette conduite d'échec est-elle pathologique ? Appartient-elle à la sphère des choix qu'une

prise de conscience ou une résolution morale renverse, ou s'impose-t-elle au contraire à l'individu comme une maladie ou une fatalité, une défaillance dont la causalité matérielle condamne l'esprit à des combats fantomatiques ?

– Et du coup, dernière question : est-il possible d'aider des personnes qui se jugent en échec, qui se mettent elles-mêmes en échec, et semblent ainsi délibérément choisir le malheur dont on voudrait les guérir ? Comment soigner contre les malades, et supporter soi-même l'éventuel échec du soin ? Où la liberté individuelle des uns appelle paradoxalement la foi des autres.

L'ASSISE DU NARCISSISME

Si les animaux ne connaissent pas l'échec, c'est qu'ils ne jouent pas au loto. Ils ne reportent pas à plus tard leur bonheur. Pour échouer, il faut être séparé de ce qu'on convoite par un vide que nous avons introduit dans la nature, quand nous avons voulu la faire plus grande, plus rapide, plus riche qu'elle n'était.

L'échec est en effet la réaction à un projet contrarié. Tandis que les actions des végétaux sont internes et immanentes, que celles des animaux sont externes mais immédiates, les actions humaines sont externes et médiates, à distance de leur objectif : elles réclament un apprentissage, une délibération, la mise en œuvre de moyens complexes, l'attente, le concours d'autrui, l'incertitude, bref, ce que Simmel appelle l'allongement de la chaîne téléologique (c'est-à-dire l'enchaînement

Guillaume VON DER WEID

Professeur de philosophie,
intervenant à Sciences-po Paris et à l'Essec.



de la finalité des choses) et qui est, selon lui, intrinsèquement lié à l'utilisation de l'argent (1) : l'arbre pompe ses nutriments de la terre, le prédateur attaque sa proie, l'être humain remplit un tableur pour imputer le coût des mètres carrés immobilisés sur le chiffre d'affaires annuel d'une entreprise qui lui versera un salaire à la fin du mois sur son compte bancaire. C'est le jeu entre chaque maillon qui augmente le risque de brisure : l'imputation du calcul est fautive, ou révèle un déficit réhibitoire, ou le poste convoité est pris par quelqu'un d'autre ou l'on est tout simplement remplacé par une machine. L'échec, c'est la décorrélation entre le désir humain et la réalité sociale dont il réclame l'adoubement. On veut autre chose que moi, et c'est bien normal puisque tout le monde veut la même chose ou à peu près, et dans tous les cas m'évincer. L'action humaine, par sa complexité et sa compétition, renforce son bénéfice mais fragilise sa réussite.

Seulement, s'il ne s'agissait que de cela, il n'y aurait que des questions d'organisation collective, et non d'échecs individuels. Il faudrait sécuriser les chaînons, distribuer les tâches, mutualiser les ressources à la manière d'un corps dont chaque organe contribue au fonctionnement, ou une fourmilière dont chaque fourmi remplit un besoin. Or, le but de la collaboration humaine n'est pas juste la survie, le confort ou même l'enrichissement indéfini, mais la reconnaissance, la prédominance, la réussite individuelle. Être aimé de nos parents puis de nos proches, retenir leur attention, déclencher leur approbation, c'est là non seulement notre première impulsion lorsque nous naissons à la conscience, mais le foyer de notre personnalité et le moteur de notre éducation. Le processus de subjectivation implique qu'un autre s'adresse à moi comme à une personne, et donc se comporte comme si j'existais déjà, et renferme par conséquent une valeur (2). Démarche primordiale dont le snobisme consistant à ignorer les personnes dans une interaction sociale est l'exact inverse, et a une signification aussi violente que cet amour a de vertus créatrices. Alors même qu'il n'y a encore pour l'enfant dans cette première relation, aucun enjeu réel, tout son avenir social s'y joue. Winnicott y voit le moment fondateur où le « *vrai soi* » pourra se déployer, ou au contraire s'atrophier derrière un « *faux soi* » de façade, destiné à couvrir une mésestime

de soi (3). Combien d'enfants mal aimés recherchent, durant toute leur vie, dans un combat à la fois enragé et mélancolique, l'écho réparateur de cette première bénédiction manquante ? C'est cette quête d'approbation qui, infiltrée derrière le rideau des yeux de l'autre (4), imbibe tous nos projets personnels, professionnels, sociaux, nous rendant si sensibles le succès ou l'échec. Le gain ou la perte qui en découle, exactement comme aux jeux d'argent, n'est en réalité qu'un prétexte à cette revendication intime.

Or c'est précisément la qualité du narcissisme intégré dans l'enfance qui rend l'individu plus ou moins capable de surmonter ses échecs, à la manière d'une batterie rechargeable, ou plutôt d'un moteur qui pourrait s'alimenter d'une grande diversité de carburants, y compris de ses propres résidus (5). Un narcissisme bien assis dépassera échecs et désapprobations comme des accidents ou même des défis alors qu'à l'inverse, les individus en insécurité affective y verront la confirmation de leur manque de valeur, la révélation d'un être plutôt que la correction d'un acte. Les uns s'alimenteront de leur succès, des à-côtés de leurs échecs, voire de leurs échecs eux-mêmes perçus comme des incitations à redoubler d'effort, les autres en seront écrasés, qui ployaient déjà sous les difficultés de leurs tentatives voire les aspérités de leur réussite.

L'ÉCHEC COMME UNE REVANCHE...

D'où deux routes alternatives à ce qui n'est pas encore un échec mais un trébuchement : l'indifférence relative, conduisant à de nouvelles tentatives qui feront apparaître rétrospectivement l'échec comme une étape dont le désagrément était précisément l'aiguillon, ou bien la vexation, qui en déduira un jugement sans appel. Mais si l'échec n'est rien d'autre qu'un cul-de-sac subjectif, pourquoi se l'infliger à soi-même ?

C'est que la conclusion de l'échec est rassurante, et le choix du définitif gratifiant. La réussite ne se définit pas seulement par l'obtention du bénéfice de mes actions, mais aussi par le fait même d'atteindre mon objectif, indépendamment de ses bienfaits. En travaillant, je peux réussir à gagner mon indépendance financière, mais aussi à me faire virer. Il y a réussite dans les deux cas, même si l'intérêt matériel de la deuxième est moins clair. Aussi peut-on décider d'échouer, quand il paraît impossible de réussir comme on

le veut. L'enfant qui boude le sait bien : son échec est une revanche, une force, une attestation de soi. L'adulte aussi, qui claque les portes, hurle, s'assomme de jeux, de drogues, de paroles, se suicide : la destruction est sûre, et spectaculaire (6) ; on s'y affirme davantage que par une réussite réelle, toujours précaire, limitée, critiquable. La peur d'échouer peut rendre l'échec désirable. « *Quand l'âme reçoit une trop grande souffrance, il lui vient un appétit de malheur* », dit Camus (7). C'est l'inertie d'une impuissance initiale qui vient dévaster les petits arrangements nécessaires aux réussites quotidiennes. La meilleure façon de surmonter certaines humiliations, c'est de se les approprier en faisant comme si elles avaient été choisies, et quelle meilleure preuve que de les provoquer à nouveau (8) ? Le malheur n'est ainsi plus un échec qui vient frapper l'individu, mais son affirmation absolue, inconditionnelle. On se colle au malheur comme le boxeur éreinté à son adversaire, pour échapper à ses coups.

LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE

Ce qui débouche sur la question de la pathologie : en quoi une conduite d'échec, c'est-à-dire la tendance, non plus seulement à interpréter ses échecs comme signes d'une insuffisance personnelle, mais à les causer soi-même, est-elle une maladie ? Car on pourrait dessiner trois routes, l'une où l'échec apparent devient une étape au regard des succès ou des réorientations qui le suivent, l'autre où l'échec s'installe comme une révélation ou une confirmation de l'insuffisance de l'individu, et une troisième où celui-ci va répéter l'échec, le provoquer, soit par autosabotage sur le chemin du succès, soit par fixation de buts ou de contraintes irréalistes. Il me semble que ces deux dernières routes sont une modulation d'une même réaction consistant à utiliser les événements malheureux pour valider un sentiment préconçu. La conduite d'échec à proprement parler ne serait alors qu'une radicalisation du jugement d'échec. Que je rate un concours, me fasse rejeter lors d'une tentative amoureuse ou fasse faillite, je peux repasser le concours, reporter mon affection sur quelqu'un d'autre, recréer une entreprise ou me reconverter. Rester bloqué sur l'échec, c'est le causer subjectivement ; c'est aimer sa perte (9) ; l'autosabotage n'en est que le prolongement concret. Mais où s'arrêtent les pouvoirs de l'alchimie narcissique transformant le plomb de l'échec en or de l'étape, et où commence



© Lucien Ruimy.

le sortilège du désamour infantile? Quelle frontière entre plainte légitime et complaisance malade?

Il faut d'abord s'entendre sur la notion de maladie. Si l'on en croit la définition de Canguilhem, la maladie est une normativité biologique de qualité inférieure à la santé (10). Or, cette conduite d'échec est bien une normativité inférieure de la vie : elle fait des choix négatifs, interrompt des projets, casse des dynamiques, tout en produisant des sentiments inhibants et pénibles. C'est moins un échec de la vie – qui serait la mort, suivant l'étymologie du mot –, mais une conduite adaptative à un problème que la vie ne parvient pas à résoudre autrement. La capacité d'adaptation aux conditions externes, qui est le signe de la santé selon Canguilhem, se trouve monopolisée par la compensation d'un déséquilibre interne. Pour Freud, c'est exactement le rôle de la névrose qui, pour écarter le retour d'un traumatisme insupportable, réorganise la vie de l'individu autour de cet évitement plus ou moins coûteux (11). La maladie est le meilleur moyen trouvé par la vie psychique pour résister au risque de sa dislocation. Il ne faut donc pas opposer normal à pathologique – puisqu'il est normal d'être malade –, mais à anormal, c'est-à-dire à l'incapacité de s'adapter et de normaliser son environnement. Aussi n'y aurait-il que deux routes, celle d'une santé parfois échouant dans la maladie, parfois malade de son échec, mais dont l'état pathologique serait déjà une forme de rétablissement, et une maladie destructrice qui s'installerait dans un échec interminable et désastreux. La question est donc : à partir de quand la maladie de l'échec devient-elle destructrice?

La maladie est contre-productive dès qu'elle accroît le mal auquel elle est supposée s'ajuster, dès qu'elle provoque un cercle vicieux où la réaction au poison produit un poison plus toxique. Cercle vicieux qui est le propre des sentiments négatifs (on est énervé d'être énervé, on a honte d'avoir honte), mais qui dans le cas de la conduite d'échec s'appuie sur

le réel pour se verrouiller. Comment juger qu'un individu est passé d'une réaction normale de découragement à la réaction catastrophique de la conduite d'échec? Le principe en étant non seulement subjectif, mais coulé dans une vision du monde cohérente, on ne le peut pas plus que de démontrer la beauté d'une œuvre d'art ou la folie d'un délire de persécution. On peut juste constater le problème face à ses effets indiscutables, comme la maigreur cadavérique de l'anorexique, l'ivresse camouflée de l'alcoolique ou l'isolement complet du paranoïaque (12). Mais alors, est-ce trop tard pour agir? Serions-nous condamnés à l'échec?

LE SOIN DES CONDUITES D'ÉCHEC

Ce qui nous renvoie à la dernière question, celle de la liberté : peut-on se sortir d'une conduite d'échec? Pour Freud, l'individu ne peut pas se guérir lui-même. Le seul moyen d'enrayer le déterminisme psychologique, c'est la scène intersubjective psychanalytique où l'individu va revivre le traumatisme originaire pour retrouver, dans cette re-présentation dont l'œil impartial et bienveillant de l'analyste garantit l'objectivité, une conscience claire de la situation initiale, et se dissocier d'elle. C'est à cette condition qu'il récupérera une capacité affective propre, débarrassée de ce qu'il pensait en être la forme naturelle, la première, la plus forte, la plus profonde. En pratique toutefois, les conditions idéales d'un regard neutre sont rarement réunies, et les aidants sont le plus souvent parties prenantes du problème à résoudre.

Le soin des conduites d'échec rencontre deux obstacles.

– D'abord, comme il renforce le sentiment d'insuffisance de l'individu, il doit se cacher, traiter l'autre comme un égal en faisant abstraction de ses motivations réelles. Simple application du principe de respect que le soin doit témoigner au patient, alors qu'il doit en même temps le traiter comme un objet dans sa partie technique quand il l'ausculte, le manipule ou l'opère (13).

– Le deuxième obstacle, plus délicat, concerne le soignant lui-même, qui n'est pas seulement confronté à une défaillance physiologique, objective, mais à une résistance subjective (voir aussi l'article de J.-P. Vignat, p. 36). L'ennemi, en un sens, c'est la victime elle-même qu'on doit aider, ou aimer, même dans sa conduite autodestructrice. Comme dit Proust, il faut aimer l'orgueil triomphant et non « *le vaincre par un plus puissant orgueil* » (14). Problématique qu'on retrouve avec ces autres conduites d'échec que sont les addictions – à la fois par la déréliction sociale qu'elles entraînent et les tentatives d'arrêts qu'elles désavouent. Peut-on prendre soin de quelqu'un qui produit sa propre maladie? Comment traiter un complice? La clé bien sûr, c'est l'individu, dans sa puissance, même négative, dans sa vérité, dans sa relation à lui-même. La première étape, la seule, mais longue et aride, c'est d'amener l'autre à s'accepter lui-même. La cure analytique n'a pas d'autre visée. Mais cette acceptation est moins un problème de contenu que de résistance au contenu, dont la conduite d'échec est l'un des verrous. Freud a montré qu'il ne suffisait pas de révéler aux patients leurs traumatismes, en utilisant l'hypnose par exemple, car la vérité semblait sans incidence sur leur vie réelle, où les symptômes finissaient par réapparaître. Le centre de la névrose, c'est précisément la structure d'une vie organisée autour d'une absence, d'un motif enseveli dans une évaluation du monde dont, par projection, la blessure psychique constitue la charpente. C'est ainsi que le monde nous renvoie systématiquement à la même logique qui semble confirmer nos insuffisances. La répétition de l'échec, que l'individu ne cesse de s'inoculer en contaminant le monde, vient revivifier un sentiment intime, un sens exclusif, une impasse vitale pouvant déboucher aussi bien sur des conduites d'échec, des stratégies d'évitement, de la culpabilité ou du masochisme (15).

Dès lors, où trouver le point fixe, à l'extérieur de cette vision du monde, qui permette de la transformer? Si « *le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures* » (16), si la conscience est précaire et de mauvaise foi, c'est pourtant le seul endroit où un commencement – ou un recommencement – est possible. Il faut donc s'appuyer sur elle pour l'ouvrir à d'autres horizons, même si l'on ressemble alors un peu au Baron de Münchhausen

À lire. *La chose qui donne à penser*

Obscurcie par l'érudition des uns et galvaudée par la vulgarisation des autres, la philosophie n'est pas mieux comprise aujourd'hui qu'hier. Ce livre veut lui rendre sa véritable destination, celle de la vie, de la vie qui entend vivre aux trois sens de vouloir, d'écouter et de comprendre. À mi-chemin entre le récit et l'essai, cet ouvrage se présente comme une pensée en première personne sans référence extérieure, en abordant quelques problèmes centraux de l'existence, abruptement et justement, comme ils se donnent.

• G. von der Weid, ed. Arche, 2013.

qui, pour s'éviter la noyade, se tire lui-même par les cheveux. Comment tirer la conscience, de l'intérieur, hors de sa sphère malade? Par un événement sans doute. Une autocritique. Un accident. Un accroc qu'on éclaire brutalement, sans concession. Ainsi, les femmes ou les maris d'alcooliques témoignent de ce qu'il ne faut pas aider l'alcoolique à reprendre pied, à cacher son addiction ou limiter ses conséquences, car ce serait lui fournir les moyens de perdurer. Il faut le laisser sombrer, pour que la honte, l'irréversible, l'effondrement interne initient une prise de conscience. Ce n'est pas ici vengeance ou abandon, mais, en un sens, respect de la logique d'une maladie détraquée qui, au lieu de permettre au métabolisme de revenir à un état de santé, secrète au contraire ce qui l'en empêche. La logique toxique doit atteindre sa propre contradiction. La bienveillance doit laisser mourir. Charge à l'individu de reprendre pied. Car de lui seul dépend le travail de reconstruction. C'est là que le soignant doit lui-même accepter l'échec, ou du moins l'absence de résultat probant. En tant qu'aidant ou soignant, on est ainsi renvoyé à notre propre besoin de reconnaissance et d'approbation, et des raisons qui nous poussent à soigner les autres, qui sont très souvent liées à nos propres besoins, comme on le voit avec les alcooliques qui, une fois abstinents, deviennent les « sponsors » d'autres alcooliques en quête de sobriété. La meilleure façon d'éviter ses démons, c'est d'en désenvoûter les autres, mais à la condition d'accepter l'échec, ou du moins la réussite partielle, ou différée. Patiente étoffe des actions humaines, dans laquelle les relations sont de part en part achevées. N'est-ce pas le principe même de la culture qui, par détour, se prive et se dépasse?

LA FOI CONTRE LA FAILLE

Le soin des conduites d'échec renvoie donc, en dernier lieu, à une force morale, la force de garder foi dans cette réalité

humaine qui, malgré ses « pulsions de mort », dispose toujours des moyens de sa recreation, de son dépassement et de sa liberté. Rien n'est moins simple que cette foi, comme en témoigne le sacrifice d'Abraham qui, pour prouver son amour, doit tuer son fils (17). On touche ici au plus profond du sens de l'existence humaine. Car s'il faut accepter l'échec, c'est que la vie n'est pas seulement une force qui résiste à la mort, mais un projet libre qui ne peut être dicté, pressé ou même protégé contre lui-même. Il s'agit donc de résister à la fois aux exigences de résultats et aux enchantements de la destructivité. C'est à cette condition qu'on pourra passer d'une maladie de l'échec à un soin de l'échec.

- 1- Simmel (Georg) : *Philosophie de l'argent*, PUF, Chapitre 3 « L'argent dans les séries téléologiques », p. 241-245.
- 2- Gaulejac (Vincent de) : « Grand résumé de Qui est « je » ? *Sociologie clinique du sujet*, Paris, Éditions du Seuil, 2009 », *Sociologies*, <http://journals.openedition.org/sociologies/3362> (11 juin 2018).
- 3- Winnicott (Donald) : « Ego distortion in terms of true and false self ». *The Maturational Process and the Facilitating Environment : Studies in the Theory of Emotional Development*. New York : International Universities Press.
- 4- « Les grandes, les implacables passions amoureuses sont toutes liées au fait qu'un être s' imagine voir son moi le plus secret l'épier derrière le rideau des yeux d'un autre. » MUSIL (Robert) : *L'homme sans qualité*, Points, tome 2, p. 272.
- 5- C'est tout l'enjeu du passage, selon Freud du « narcissisme primaire » où l'enfant s'aime lui-même dans un monde qu'il ne distingue pas encore de lui-même et un « narcissisme secondaire » où cet amour transite par le monde extérieur qui le lui rend avec plus ou moins de fidélité. Freud (Sigmund) : *Pour introduire le narcissisme*, PUF, 2004.
- 6- Jean-Pierre Dupuy revient à la conception rousseauiste du mal pour repenser le monde après le 11 septembre 2001, critiquant les théories morales qui s'arrêtent à une géométrie du désir, plutôt qu'à la réalité affective des relations humaines. Dupuy (Jean-Pierre) : *Avions-nous oublié le mal? Penser la politique après le 11 septembre*, Bayard, 2002. On pourra aussi écouter la splendide conférence qui en reprend les éléments essentiels : « Inégalité, ressentiment, humiliation », donnée à l'ENS le 24 octobre 2005 (<http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=827>), le 11 juin 2018

- 7- Camus (Albert) : *Le premier homme*, Gallimard, 2016.
- 8- « Nous croyons comprendre que si l'enfant reproduit et répète un évènement même désagréable, c'est pour pouvoir, par son activité, maîtriser la forte impression qu'il en a reçue, au lieu de se borner à la subir, en gardant une attitude purement passive. » Freud (Sigmund) : *Au-delà du principe de plaisir*, Quadrige, PUF, 2013, chapitre 5, « La contrainte de répétition. Obstacle au principe de plaisir ».
- 9- « Un système devient pathologique lorsque ce qui est perdu résiste à l'insignifiance, (...) lorsque ce qui est perdu devient sa signification principale. » Vincent Delecroix, conférence à l'ENS du 9 janvier 2017, à écouter sur <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=2904>
- 10- « L'état pathologique n'est pas fait de l'absence de toute norme. La maladie est encore une norme de vie, mais c'est une norme inférieure en ce sens qu'elle ne tolère aucun écart des conditions dans lesquelles elle vaut, incapable qu'elle est de se changer en une autre norme. » Canguilhem (George) : *Le normal et le pathologique*, PUF, Quadrige, 2005, p. 119-120.
- 11- Freud (Sigmund) : *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1999.
- 12- On écouterait sur ce sujet la conférence puissante et lumineuse du Dr Philippe Jeammet du 18 mai 2005 à l'ENS, « Anorexie et boulimie, nourriture et dépendances » : www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=718 (11 juin 2018).
- 13- Paul Ricœur décrit ainsi le rapport indissolublement objectif (au corps qu'il faut traiter) et subjectif (à la personne qu'il faut soigner) du médecin à son patient. Ricœur (Paul) : *Médecins tortionnaires, médecins résistants*, La Découverte, 1990, préface, p. 6.
- 14- « Comme les neurasthéniques ou les morphinomanes qui voudraient bien être guéris, mais pourtant qu'on ne les privât pas de leurs manies ou de leur morphine, comme les cœurs religieux ou les esprits artistes attachés au monde qui souhaitent la solitude mais veulent se la représenter pourtant comme n'impliquant pas un renoncement absolu à leur vie antérieure – Andrée était prête à aimer toutes les créatures, mais à condition d'avoir réussi d'abord à ne pas se les représenter comme triomphantes, et pour cela de les humilier préalablement. Elle ne comprenait pas qu'il fallait aimer même les orgueilleux et vaincre leur orgueil par l'amour et non par un plus puissant orgueil. » Proust (Marcel) : *Albertine disparue*, Pléiade, Gallimard, 1994, p. 183-184.
- 15- Freud (Sigmund) : *Au-delà du principe de plaisir*, Quadrige, PUF, 2013, chapitre 5, « La contrainte de répétition. Obstacle au principe de plaisir ».
- 16- Pascal (Blaise) : *Les pensées*, Éditions de Port-Royal : Chap. XXVI, « Misère de l'homme » 1669 et janv. 1670 p. 202-203 / 1678 n° 1 p. 197-198.
- 17- Genèse, 22.

Résumé : Qu'est-ce que l'échec, pour un individu, dans son environnement? Si un « ratage » permet d'apprendre, peut-on parler d'échec? La philosophie permet d'envisager trois questions : d'où vient l'échec, jugement subjectif de terminaison plutôt que réalité objective? Une conduite d'échec est-elle pathologique? Enfin, est-il possible d'aider les personnes qui se jugent en échec, qui se mettent elles-mêmes en échec et semblent ainsi délibérément choisir un malheur dont on voudrait les guérir?

Mots-clés : Apprentissage – Choix – Concept – Échec – Estime de soi – Liberté individuelle – Narcissisme – Normal pathologique – Philosophie – Psychopathologie – Subjectivité.